

Vie en dortoir et bizutage

Au début de l'internat, les racins découvrent rapidement à leur dépend trois pratiques d'aînés en manque de reconnaissance d'autorité ou de défoulement : le cabin, la ferraille et la cathédrale. Le cabin, qui porte donc le même nom que le bureau de classe, désigne ici le fait de le renverser avec tout ce qui y est entassé, dessus et dedans, en le soulevant brusquement à deux mains. Bon, cela oblige parfois utilement à revoir son rayonnage et à faire un peu de tri.

La ferraille et la cathédrale sont liées à la vie en dortoir. La ferraille est une technique de réveil brutal, consistant à prendre le lit par un côté et à le renverser sur la tranche, voire à le retourner totalement avec l'ensommeillé en-dessous. La cathédrale est une autre sorte de cocorico, où l'on cramponne le pied du lit pour le relever entièrement le long du mur. On dit alors « faire une cathédrale ». Bon, le réveil n'est pas des plus agréables mais, ma foi, si c'est pendant un cauchemar...

Une nuit, un peu avant Noël, ferraille-cathédrale générale. Une promo d'anciens devait souffrir d'insomnies. Ou s'agit-il plutôt de représailles dues au fait que certains d'entre nous résistent au bizutage... Après un barouf du tonnerre, les lits métalliques reprennent tranquillement leurs positions initiales. Sauf un. Willy reste immobile, arrimé entre le mur et son pieu à la verticale. Comme cela dure un peu trop, nous le descendons. Et là, stupeur. Non seulement Willy ne bouge pas, mais il est rigide comme un bout de bois. Tapes sur les joues. Appels. On le pince. On le pique avec la pointe d'un couteau. On le met à la fenêtre, il gèle dehors et le froid le fera bien réagir. Que des trucs intelligents, quoi. Rien. Willy est pétrifié. On finit par alerter le pion et un toubib intervient en urgence. Apparemment ce n'est pas alarmant. Nous recouchons Willy, qui se lèvera au matin comme si de rien n'était et vierge de tout souvenir. L'énigme demeure.

Un jour de juin, nous apprenons par la bande que nous allons être attaqués par les deuxième année. Le soir, nous nous réfugions tous dans le même box, bloquons l'ouverture à l'aide des armoires et

attendons. Armés de polochons, nous nous relayons sur la barricade pour contrecarrer l'invasion. La bataille est épique. Un seul ancien perce nos défenses... et succombe vite sous le nombre ! Ah, juin 68...

Il n'est pas rare non plus d'être réveillé discrètement et emmené dans un dortoir d'anciens. Là, on peut être l'objet de plaisanteries de plus ou moins bon goût. Devoir imiter tel ou tel personnage, chanter tel ou tel truc, raconter tel ou tel événement de sa vie ou faire une « bite au plafond », c'est à dire la projeter en ombre chinoise à l'aide d'une lampe électrique.

Bref, un tas de brimades qui peuvent avoir un côté destructeur pour les plus sensibles. Au moins au niveau du malaise, voire de la trouille, qu'elles engendrent.

Je n'ai jamais assisté à des dérapages pires. Mais, par le passé, un racin aurait été balancé dans la rue, coincé et ficelé entre deux matelas. D'autres auraient été obligés de se mettre à poil place du Château et de traverser ainsi la ville à pied, pour ne se réapproprier leurs vêtements qu'à l'EN... Mythifiés ou pas, ces seuls exemples montrent qu'en matière de bizutage, la loi qui ne sera votée qu'en 98 devrait être appliquée sans faille.

*Extrait du bouquin de Didier Coupeau
« Je suis né à 15 ans » (réédition octobre 2021)*